Traduction du chapitre consacré au camp d'Urbès extrait du livre de témoignage de **Zacheusz Pawlak**

« Ich habe überlebt…ein Häftling berichtet über Majdanek » édité par Hoffmann und Campe, Hambourg 1979.

[J'ai survécu… un détenu témoigne sur Majdanek]

Traduction de la page 204 à 225.

Quelques explications préliminaires de la part de la traductrice

Zacheusz Pawlak est un ancien résistant polonais déporté au camp d'Urbès ; il faisait partie du convoi du 6 avril 1944. Avant d'être transféré dans le camp annexe d'Urbès-Wesserling, il était détenu au camp de Lublin/Majdanek du 8 janvier 1943 à avril 1944, alors qu'il n'avait que 21 ans.

Il s'était juré qu'en cas de survie, il témoignerait de l'enfer vécu au quotidien au camp de Majdanek.

Devenu médecin après sa libération, il se mit à rédiger, en 1969, son témoignage sur la vie concentrationnaire dans les camps nazis. Son livre a connu un immense succès en Pologne à travers 3 éditions.

Il a fallu attendre 10 ans pour la parution de son ouvrage en langue allemande. En 1979, il a fait partie des précieux documents de témoignage lors du procès à Düsseldorf des responsables nazis au camp de Majdanek.

Quelques indications biographiques pour mieux comprendre les raisons de son arrestation par les nazis et sa détention dans divers camps dont celui d'Urbès.

Zacheusz Pawlak faisait partie d'un mouvement de résistance polonais ; lorsque la Gestapo avait voulu l'arrêter dans la nuit du 25 au 26 novembre 1941, il réussit à lui échapper. Elle prit alors ses 2 frères, Jan et Tadeusz, en otage. Caché, Pawlak ne l'apprit que plus tard.

Le 6 septembre 1942, révolté par cet acte ignoble, il se rendit aux nazis à Radom, où il passa 4 mois en prison avec interrogatoires et torture. A bout de force, il voulut alors mettre fin à ses jours, mais ses codétenus l'en empêchèrent.

Malgré la torture, il ne rompit jamais le silence et ne dénonça aucun de ses camarades de la résistance polonaise.

Le 8 janvier 1943, il fut transféré au camp de Lublin-Majdanek, alors qu'il était très malade et épuisé par tous les sévices subis.

Malgré les conditions épouvantables de la vie concentrationnaire à Majdanek, les plaies de Pawlak cicatrisèrent peu à peu et il réussit à recouvrer des forces pour survivre.

Plus tard, l'occasion se présenta pour lui de travailler au « Revier » ou bloc des malades, grâce à la complicité et au soutien du docteur Romuald Sztaba, détenu comme lui.

Après avoir vécu les horreurs du camp de Majdanek, Zacheusz Pawlak fut sélectionné pour être transféré vers une destination inconnue.

En fait, il faisait partie des 500 déportés du convoi du 6 avril 1944 à destination du camp d'Urbès.

Durant son séjour au camp d'Urbès, Pawlak eut à souffrir de problèmes rénaux à répétition, de la jaunisse et du typhus et devint de plus en plus faible.

Grâce à la solidarité entre détenus polonais, il tint le coup et, en juillet 1944, il fut affecté au Kommando chargé de l'entretien du château et du parc de Wesserling, commando dont faisaient partie quelques camarades polonais.

Il réussit également à travailler avec le détenu irakien, Ashur Barhad, médecin au « Revier » nouvellement ouvert aux malades du camp ; les cas les plus graves furent transférés au KL-Natzweiler, d'où aucun n'est jamais revenu !

Le 9 septembre 1944, il fut évacué avec 500 autres détenus du camp d'Urbès vers celui de Neckarelz dans le Pays de Bade en Allemagne.

Et comme bien d'autres détenus d'Urbès, Zacheusz Pawlak connut plusieurs marches de la mort, après l'évacuation des camps de Neckarelz et de Bad Rappenau, à savoir celles vers Dachau, Munich-Riem et Bad Tölz.

Il fut enfin libéré par les Forces américaines, le 2 mai 1945.

Zacheusz Pawlak est décédé le 20 avril 1991.

Pour davantage d'informations sur Zacheusz Pawlak, veuillez consulter les leçons P1, P2 et P5.

Photo extraite du site internet « *Historische Spurensuche in den Gedenkstätten Majdanek und Sobibor* ».

Marguerite Kubler

Traduction du prologue, page 5 :

« Au moment où j'ai quitté le camp [Majdanek], j'étais convaincu que j'allais jouir d'un bonheur sans limite. *J'ai survécu.* Toute la vie était à présent devant moi. Je replongeais dans la vie. Tout devenait une passion pour moi : mes études, mon travail, l'amour. Et pourtant, je n'ai plus jamais retrouvé la paix. En l'espace de 20 ans, je n'ai jamais pu oublier les colonnes de détenus par rangs de cinq se dirigeant vers la mort. Leurs ombres me remplissaient d'effroi et m'obsédaient. Subitement, elles surgissaient devant moi aux moments les plus inattendus de ma vie.

J'ai survécu…

Mais il demeurait quelque chose d'ineffaçable, il demeurait le poids des mots jamais prononcés, celui des paroles de vérité sur Majdanek jamais exprimées.

J'aimerais tant oublier et chasser définitivement de ma mémoire ce spectre de terreur, me décharger de ce lourd fardeau de toutes les années passées dans un camp et vivre enfin normalement et libre comme tout le monde. Et pourtant, j'aimerais faire quelque chose pour tous ceux qui n'ont pas survécu.

J'aimerais que l'on ne les oublie jamais et je me tourne tout particulièrement vers ceux qui ne savent pas apprécier la paix à sa juste valeur.

Je vous prie de m'excuser pour toutes ces paroles qui surgissent du plus profond de mon âme. Elles sont dures et amères, je l'avoue ; elles sont aussi dures et amères que la vie ne l'a été pour les détenus dans les camps nazis.

C'est pour tous ceux qui n'ont pas survécu que j'écris ce témoignage, en leur mémoire et en leur honneur ».

Zacheusz Pawlak

Traduction du passage relatif au camp d'Urbès / pages 204 à 225 :

« (…) Lorsque le train se mit en branle, il faisait déjà sombre. Nous roulions toujours en direction de l'ouest. Nous étions à nouveau tenaillés par la faim. Pour la première fois, je réussis à m'endormir la nuit et je dormis sans interruption jusqu'au matin. Au moment de mon réveil, je jetai un œil par la petite fenêtre ouverte et aperçus une fine nappe de brouillard qui laissait entrevoir des paysages tout différents. Jusqu'à présent tous les panneaux indicateurs de direction, fût-ce au niveau des routes comme du chemin de fer, portaient des caractères noirs sur fond blanc ou jaune. A présent, nous vîmes des panneaux de signalisation routière avec caractères blancs sur fond bleu. Les maisons d'habitation tout comme les édifices commerciaux étaient d'une architecture différente et plus légère. Les maisons citadines étaient différentes, moins lourdes et écrasantes que celles que nous avions vues précédemment.

« *Sommes-nous sur territoire français ?* » s'interrogea l'un de nous.

En guise de confirmation à nos suppositions, nous entrâmes dans une zone pourvue de nombreux bunkers camouflés ; *« çà, c'est la Ligne Maginot »* expliqua l'un de nos gardiens de la Luftwaffe. Donc, nous sommes bel et bien en France. Nous étions tous contents et soulagés d'apprendre que nous n'allions pas en direction d'un pays qui nous paraissait hostile.

Au cours de l'après-midi, nous arrivâmes à destination. Le train s'arrêta à Wesserling en Alsace. La garde de la Luftwaffe descendit en premier. L'endroit de la petite gare alsacienne fut aussitôt sécurisé par des SS et des officiers de la Luftwaffe. Il n'y avait aucun chien, ce qui nous rassura. Les nazis retirèrent les plots de la clôture de barbelés ; après la sortie, nous dûmes nous mettre en colonne. C'était une magnifique journée ensoleillée, emplie du parfum de l'herbe, des plantes aromatiques et des fleurs. Devant nous s'étendait un paysage de montagne toute verte ; les versants ondulés étaient couverts de cerisiers en pleine floraison. Dans la vallée s'étendaient de vastes prés d'un violet foncé.

Ah, le printemps ! Le printemps paré de ses plus beaux habits et de ses senteurs les plus délicates. Depuis si longtemps, je ne l'avais plus vu ! Je sentis les rayons de soleil pénétrer en moi. Quelqu'un s'exclama : « *des crocus !* » - et regarda la vallée. Un autre fit la remarque que les crocus fleurissaient bien avant les cerisiers et montra les magnifiques cerisiers couverts de fleurs juste à côté du chemin de fer.

Subitement retentirent des bruits dissonants : un groupe de SS et des officiers de la Luftwaffe se mirent à hurler des ordres, à faire l'appel et à nous compter plusieurs fois. Puis, j'aperçus que du troisième wagon on transportait des dépouilles. Une, deux, trois, quatre, cinq….

Je me mis à observer ce wagon avec un peu plus d'attention : il était semblable au nôtre, mais du côté où nous nous trouvions il y avait de nouvelles planches clouées. Nous avons alors tout compris. Pour être sûrs de nos hypothèses, nous nous adressâmes à nos voisins de gauche, qui firent le relais et transmirent nos questions à d'autres et ainsi de suite. Quelques minutes plus tard nous avions la réponse. En effet, il s'agissait de ceux pour lesquels la tentative de fuite s'est soldée par la mort.

Cinq Russes, tout comme nous, avaient scié une ouverture dans leur wagon, et au moment où ils s'apprêtaient à ôter la dernière planche, ils furent surpris par les nazis. Au moyen de quelques coups de fusil ils firent signe au conducteur du train de s'arrêter. Lorsque le train fut enfin à l'arrêt, le commandant du convoi, un officier SS, monta dans le wagon des Russes. C'était l'un de ceux qui ne portaient ni képi, ni ceinturon et son uniforme était déboutonné. Il tira quelques coups de fusil et tua net les cinq détenus assis contre la cloison.

En direction du camp

Les nazis nous préparèrent au départ. Bien que je pusse à peine tenir sur mes jambes à cause des galoches qui n'étaient pas à ma taille, je me dirigeai en compagnie des autres détenus de la colonne composée de cinq rangs vers la montagne en longeant une longue et sinueuse petite route bordée de noyers à intervalles réguliers. Après une marche d'environ 6 km sur cette magnifique petite route plane située au pied de la montagne, nous aperçûmes d'un coup des baraques entourées d'une clôture de barbelés. Trois d'entre elles étaient destinées aux détenus

et une autre située à l'extérieur de la clôture à l'équipe de garde nazie et à la Kommandantur du camp.

Sur une butte à environ 1,5 km du camp on pouvait voir l'entrée noire d'un tunnel. Tout juste devant l'entrée et en direction des baraques s'élevait un immense tas de pierres fraîchement taillées qui s'étendait jusqu'à hauteur d'un pont élevé mais inachevé qui enjambait un profond ravin, où coulait un torrent agité.

On nous conduisit au camp, où séjournaient déjà environ 750 détenus, qui avaient été acheminés ici lors d'un précédent convoi en provenance de Buchenwald. On nous hébergea dans la baraque 3. Sur la place du camp, nous aperçûmes les fondements de plusieurs baraques brûlées.

Les baraques habitées par les détenus avaient été érigées sur les fondements d'anciennes. Nous apprîmes que les Français avaient fait construire un tunnel ferroviaire à travers les Vosges dès 1935. Au début de la guerre, le chantier avait avancé d'environ 7 km. La guerre avait interrompu la poursuite de la percée. Pendant la guerre, les nazis avaient choisi le tunnel inachevé comme usine souterraine pour le montage de moteurs Messerschmitt et avaient fait venir des détenus pour effectuer les travaux préliminaires.

Tout juste derrière le camp se dressaient les baraques, destinées aux travailleurs civils. Il y avait aussi des Polonais, des Russes et des Italiens.

Jurek, un détenu de Varsovie interné au camp de Buchenwald, devint notre kapo. La garde était assurée par des SS et des pilotes de la Luftwaffe. Le chef des kapos était Toni, un criminel allemand. Environ 1500 détenus avaient quitté le camp de Majdanek, mais à hauteur de la frontière française environ la moitié de l'effectif fut séparée et transférée vers un autre camp.

Au camp d'Urbès-Wesserling il n'y avait pas de Revier ou de baraque pour malades ni de lieu de soins, ce dont je me rendis compte avec une profonde déception dès le lendemain matin et ma fonction de soignant était finie.

Je fus affecté à un groupe de travail assez important, chargé des travaux d'aménagement et de rangement à l'intérieur du tunnel. Nous étions obligés de sortir des pierres du tunnel. Au bout de quelques semaines, nous fûmes chargés de bétonner le sol et d'aménager un plafond avec des plaques en fibrociment. Après quoi, les détenus devaient installer des machines-outils pour la future usine souterraine, à savoir des tours, des fraiseuses et des perceuses, etc.

Au moment de l'acheminement des machines, les nazis apportèrent également des pièces de moteurs pour avion à monter. C'étaient des boîtiers qui venaient directement d'une fonderie et qui étaient emballés dans des caisses. En relation avec chaque machine destinée à l'assemblage des moteurs il y avait des caisses spécifiques en provenance de la fonderie. Chaque machine était accompagnée du travailleur qui l'avait occupée auparavant dans l'usine à présent bombardée. Après les bombardements des usines en Allemagne, les machines qui avaient pu être sauvées, furent acheminées vers les nouveaux centres d'armement. Nous étions chargés d'installer une nouvelle usine dans le tunnel, mais souterraine.

Aussitôt les machines installées et fixées, chaque travailleur était chargé de la faire immédiatement fonctionner et d'accomplir la tâche qui lui était assignée.

Nous détenus servions d'aide aux travailleurs spécialisés et devions travailler 12 heures par jour et chaque semaine nous changions d'équipe soit de jour soit de nuit.

Au début la nourriture était meilleure qu'à Majdanek. Pour le petit-déjeuner nous avions droit à environ 350 g de pain et 50 g de margarine. Pour midi, nous recevions un litre de soupe dans laquelle flottaient quelques petits morceaux de lard. Pour le repas du soir, il y avait le même genre de soupe assez épaisse.

Une à deux fois par semaine, nous recevions de la salade à la française composée de betteraves, de pommes de terre, de carottes, d'escargots et de cuisses de grenouille. De temps à autres, il y avait aussi de la salade de harengs.

Cette nourriture était fournie par l'entreprise et non par le camp.

Je dus travailler 2 à 3 semaines à l'intérieur du tunnel. Par ailleurs, je fis tous les jours de nouveaux pansements à Stefan Szpruch et sa blessure par balle à l'avant-bras gauche put guérir assez vite. Stefan ne travaillait pas. Nous le cachions pendant les heures de travail à différents endroits du tunnel, derrière des piles de rails ou derrière les wagonets.

A la fin du mois d'avril 1944, arrivèrent de Dachau environ 500 Italiens. Ils étaient terriblement amaigris et abattus psychologiquement. Deux ou trois jours après leur arrivée, le commandant du camp chercha un détenu connaissant un tant soit peu l'allemand. Avec l'espoir d'un travail moins épuisant, je me portai volontaire. C'est l'unique fois où j'avais dérogé à la règle que je m'étais fixée : ne jamais être le premier ni le dernier.

Le non-respect de ma propre règle se retourna vite contre moi. Le commandant du camp et le chef des kapos me conduisirent au groupe des Italiens épuisés et affamés et ils leur annoncèrent que dorénavant je serais le kapo d'une cinquantaine d'entre eux. Ce commando était chargé d'aménager un chemin de cailloutis situé devant la baraque des SS à l'entrée du camp.

Je menai donc mon groupe à l'extérieur de la clôture de barbelés. A l'aide de signes je leur expliquai ce qu'il fallait faire. Presque aucun Italien ne connaissait l'allemand. Ils acheminèrent les cailloux et les déversèrent à l'endroit du futur chemin qui devait atteindre une largeur de 4 mètres. Mais mes subordonnés étaient de véritables épaves humaines. Je pris pleinement conscience, qu'il leur était quasi impossible de tenir debout et d'amener de lourds chargements de cailloux. Je leur expliquai le principe dur comme fer de la résistance à l'intérieur des camps - *lentement, lentement mais de manière continue* - Toutefois ce principe était difficile à appliquer, car, devant la baraque des SS, défilaient continuellement des officiers SS accompagnés du commandant du camp.

Ils m'appelaient plus d'une fois en l'espace d'une heure pour me demander des explications sur la lenteur des Italiens au travail. Je n'ai jamais oublié, ce que cette situation m'a coûté au niveau de la santé et des nerfs. Je réfléchis, au moyen de me débarrasser de cette fonction au plus vite.

Je n'ai jamais été aussi content au camp que le jour où j'ai reçu un paquet de mes parents ; ce fut aussi la première fois que je pris conscience du revers de ma « promotion ». On me remit le paquet après l'appel du soir. Je supportais de moins en moins le poids de cette responsabilité de kapo. Je remarquai que les nazis étaient constamment en train de surveiller la manière d'accomplir ma tâche. Un manque de loyauté envers les autorités nazies du camp

aurait eu pour moi des conséquences graves, voire tragiques. Il y avait également une autre possibilité, mais rien que d'y penser j'en avais le dégoût. Plus jamais je ne voulais être kapo. Je me trouve de l'autre côté de la barrière et comme les autres détenus je veux lutter pour survivre. C'était mon devoir et jamais je ne voulais être au service des nazis !

Le destin vint de manière inattendue à ma rescousse. Comme je viens de le mentionner, mes parents me faisaient parvenir des paquets contenant de la nourriture. Sans même ouvrir le paquet que je venais de recevoir, je me rendis sans tarder chez Toni, le chef des kapos. Au fond, c'était un bon bougre. Je lui tendis le paquet en l'implorant de me délivrer de la lourde charge de kapo et de me trouver une autre tâche à accomplir. Je fus heureux de voir qu'il était d'accord en me proposant un travail au commando de la gare de Wesserling. Le lendemain, il m'accompagna chez le contremaître du commando ; c'était Stanislaw Wodzynski, un technicien de Wlochy près de Varsovie.

Un communiste allemand d'un certain âge me remplaça ; après la réalisation d'un tronçon de route d'environ un demi-kilomètre, le commando fut réduit à 5 détenus. Il fut alors chargé d'améliorer l'état de la route sur une distance de 3 km. Le commando réussit à tenir avec ce kapo jusqu'à l'évacuation du camp, c'est-à-dire jusqu'en septembre 1944.

Le commando de la gare de Wesserling devait décharger des wagons du concassé, du sable et des machines. Les jours suivants, nous étions chargés de transborder des briques des wagons sur des camions. En formant une chaîne humaine, nous nous passions les briques. Mais dès le premier jour, mes mains étaient blessées à cause du frottement et je ne savais plus comment prendre les briques, tellement mes mains me faisaient mal. Notre contremaître était un homme exceptionnellement droit, sympathique et collégial. Au commando travaillaient également Boleslaw Marchewka, Jozef Furtak, Jan Pawlik, Wladyslaw Koszel, Tadeusz Gregorek. Bien que le travail fût pénible, il avait l'avantage d'être dirigé par un bon contremaître, au sein d'un groupe collégial et en plein air.

La constitution du groupe demeurait inchangée. Seule la garde changeait de temps à autre. Parmi les gardiens, il y avait des SS qui avaient le sens du devoir quelque peu exacerbé. Après avoir guéri du typhus et de la jaunisse, je suis resté très affaibli durant des mois. Il y avait des jours où je tenais à peine sur mes jambes et incapable de décharger du ballast. Des cailloux ronds, récupérés du ruisseau étaient plus faciles à décharger. C'était beaucoup plus pénible avec du ballast ; les cailloux collaient si fort ensemble, qu'il était quasi impossible de les charger à l'aide d'une fourche. La sueur m'inondait les yeux et mes mains se mettaient à enfler. Aux doigts et aux mains se formaient d'énormes cloques douloureuses, les forces faiblissaient et la limite de l'épuisement se faisait sentir. Après avoir eu un coup de crosse de carabine dans le dos de la part d'un garde SS, je réussis à puiser un regain d'énergie pour quelques heures à des sources insoupçonnées. Cependant, je faiblissais de jour en jour. La faim devenait insupportable et au retour je traversais la grille d'entrée du camp en vacillant. J'avais peur de m'effondrer.

La voie de garage où nous travaillions était située à environ 10 km du camp. De ce fait, le trajet se faisait en camion. La soupe, elle aussi, était livrée chaque jour par camion. Toutefois, il n'y avait pas de louche pour verser la soupe. A proximité de la voie de garage où nous devions décharger les wagons, se trouvait un petit jardin près d'une maisonnette un peu à l'écart. Là vivait une femme d'une quarantaine d'années seule avec son fils d'environ 14 ans. Tous les jours, un détenu accompagné d'un SS devait se rendre à cette demeure pour

emprunter une louche. Un jour, Stanislaw Wodzynski me chargea de m'y rendre. Le gardien resta au portail, je sonnai à la porte d'entrée. Une dame affable, au courant de la raison de ma visite, pressa la louche dans ma main et me chuchota en secret : « *si demain matin vous venez travailler, veuillez jeter un coup d'œil sous la grosse pierre à côté des rails* ».

Je songeais toute la journée à ce qui pourrait bien se trouver caché sous la grosse pierre.

Le lendemain matin, avant de démarrer le travail, je jetai un œil dans la cachette sous la pierre. J'y trouvai deux tranches de pain à la margarine, deux morceaux de sucre et un œuf dur, le tout enveloppé dans du papier emballage brun. J'en étais ému aux larmes. Une femme, qui m'était absolument inconnue et qui avait mis la vie de toute sa famille en danger me déposait à présent tous les jours en cachette des vivres, dont elle a certainement privé son enfant. En plus des tranches de pain garnies de saindoux ou de marmelade, je trouvais également des pommes de terre cuites à l'eau, un peu de fromage, du sucre et parfois même du gâteau.

Je fis le vœu de venir la revoir un jour, au cas où je réussirais à survivre à la guerre.

Après mon arrivée au camp d'Urbès-Wesserling l'un des détenus de la cuisine pour les SS cherchait fébrilement ses compatriotes. Il faisait partie du premier convoi de Buchenwald. Il cherchait des gens de Radom. J'étais le seul originaire de Radom de ce groupe. Stanislaw Figura, c'est ainsi qu'il se nommait, m'expliqua de manière quasi solennelle qu'il devait aider ses compatriotes. Ainsi, à partir de ce moment-là c'était lui qui décidait du souper au camp pour moi. Je lui suis profondément redevable, voire coupable par rapport aux nombreux autres détenus et cette culpabilité au fond de moi, je ne pourrai jamais m'en défaire.

Une telle cordialité, un tel altruisme dont ont fait preuve des hommes prisonniers derrière des clôtures de barbelés, n'ont pas d'égal dans notre monde moderne. Le sens de la camaraderie, de l'entraide et de l'action solidaire et unie constituait le fondement de notre éthique. Chaque jour survécu constituait à nos yeux une victoire commune.

Au camp de Majdanek nous étions constamment informés des événements politiques, des victoires et des défaites nazies à tous les fronts. Ici en Alsace, nous étions totalement isolés du monde extérieur. Les civils allemands qui travaillaient aux machines-outils étaient en grande partie recrutés parmi les fanatiques nazis. Et si un Allemand osait avoir une opinion politique différente du nazisme, il était tellement sous la pression de ces fanatiques, qu'il avait peur d'échanger quelques mots avec nous Polonais.

En observant de manière attentive l'attitude des employés civils allemands et de la garde nazie du camp, il nous était possible d'émettre des suppositions quant à la situation politique du moment. L'un des premiers signes pour nous était le changement d'attitude de nos responsables nazis lors de la première décade du mois de juin 1944. Les interrogations de plus en plus fréquentes que nous réussissions à épier lors de conversations entre Allemands sur la situation et l'issue de la guerre, représentaient pour nous de bonnes nouvelles. Les Alliés avaient débarqué en Normandie le 6 juin et réussi, deux jours plus tôt, à reprendre la première capitale européenne occupée, à savoir Rome !

Nous travaillions depuis quelques semaines au commando de la gare de Wesserling, lorsque Milczynski entra dans notre groupe. Il nous incita de plus en plus fort, Jozef Furtak, Jan

Pawlik, Tadeusz Gregorek, Wladyslaw Koszel, Boleslaw Marchewka et moi, à tenter de fuir. Il nous dit, qu'il connaissait un passeur tout près de la frontière suisse, à environ 30 km du camp qui pourrait nous amener en Suisse. Cette connaissance datait apparemment de la période d'avant-guerre, lorsque Milczynski était actif dans le contre-espionnage.

Dans le but de fuir, il s'était procuré auprès d'un employé civil au camp une carte géographique de la région, cachée dans un journal. Milczynski me demanda de réaliser quelques croquis à partir de cette carte. C'est ce que je fis en cachette, accroupi derrière un wagon de marchandise pendant le travail.

Au moment où je lui remis mes croquis quelques jours plus tard, Milczynski m'expliqua que le kapo Jurek et l'un des gardes avaient connaissance des croquis que je venais de réaliser. Il rajouta que notre affaire deviendrait dangereuse, si les Allemands avaient vent de notre tentative de fuite. Il proposa alors de soudoyer le kapo et la garde, ce qui permettrait de désamorcer la chose. Ainsi, ce fut l'occasion pour moi de me débarrasser d'un peu de monnaie étrangère que j'avais reçue lors de mon internement au camp de Majdanek. Cependant, l'affaire était beaucoup trop compliquée et il régnait un manque de confiance ; de ce fait, notre groupe renonça à la tentative de fuite.

Milczynski réussit à trouver un autre groupe dont faisaient partie entre autres Szymon Muradow et Klewar. Comme je ne voulais plus rester avec Milczynski dans le même bloc, je demandai au kapo de me mettre au bloc 1, où se trouvaient les détenus originaires de Pulawy. Nous dormions ensemble à l'étage supérieur du châlit. Après quelques jours passés chez nous au commando de la gare, Milczynski retourna travailler au tunnel.

Quelques jours plus tard, la colonne de détenus qui devaient travailler de nuit devait se présenter comme d'habitude au portail d'entrée du camp. Au moment du contrôle, la moitié des détenus fut séparée des autres. La première moitié de la colonne devait se rendre au tunnel, la seconde moitié devait retourner au camp et travailler de jour.

Mais le lendemain le bruit courait qu'un groupe de détenus s'était fait arrêter, après avoir tenté de fuir à partir du tunnel. Parmi les condamnés se trouvaient Szymon Muradow et Klewar. Durant quelques jours, ils n'étaient pas au travail et devaient rester au bloc 3. Je réussis néanmoins à entrer en contact avec eux et apprit ainsi ce qui c'était réellement passé cette nuit-là.

A l'heure habituelle, ce groupe composé de 20 détenus se rendit muni de pioches, pelles et de pinces-monseigneur à l'entrée du tunnel, surveillé habituellement par quelques gardiens. Le reste de la garde était retourné au camp après la relève de l'équipe. Selon le plan de fuite, les détenus devaient attaquer les gardiens en poste, les désarmer, et avec l'aide bienveillante de quelques habitants du coin gagner la Suisse à travers la montagne. Mais au moment où le groupe s'approchait de l'entrée du tunnel, quelques gardiens SS se mirent à hurler : *« à terre ! »* et des coups de feu claquèrent pour obliger les détenus à rester immobiles.

Le lendemain Milczynski se retrouva avec nous au commando de la gare. C'est la Gestapo de Rothau qui mena l'enquête sur la tentative de fuite. Quelques jours plus tard, la Gestapo arriva au camp aux environs de 9 heures du matin et emmena Milczynski pour interrogatoire. On ne le vit plus au travail, les gens de la Gestapo l'avait pourtant ramené au camp.

L'enquête dura environ une semaine. Puis, les nazis firent installer une potence à l'entrée du tunnel. En présence de tous les détenus d'équipe de jour comme de nuit cinq malheureux détenus furent pendus : parmi eux il y avait Szymon Muradow qui m'était devenu cher, un colonel de l'Armée soviétique d'origine arménienne et le malchanceux Klewar. Le destin ne leur aura pas permis de connaître la liberté, alors qu'ils voulaient tout simplement en accélérer l'accomplissement. D'autres détenus liés à la tentative de fuite furent transférés au camp souche de Natzweiler. Je ne connais pas leur sort.

La fin tragique de cette tentative de fuite avortée ébranla le camp entier. Cet événement fut commenté et jugé de manières diverses. Presque tout le monde était convaincu que Milczynski était coupable de trahison.

Quelque temps plus tard, l'un des détenus de Majdanek qui était avec nous au camp d'Urbès fit le lien avec un événement qui s'était produit à Majdanek au printemps 1943. En mars 1943, Janusz Mazurkiewicz, alors à peine âgé de 20 ans, réussissait à entrer en contact avec sa mère grâce à la complicité d'un employé civil à Majdanek. Mazurkiewicz travaillait alors au commando des marchandises et des circonstances favorables lui permettaient de voir furtivement sa mère sur la route de Lublin-Samosc et d'échanger quelques mots avec elle à une distance d'environ 2 à 3 mètres. Ces rencontres se produisirent à plusieurs reprises. La mère de Mazurkiewicz avait forgé un plan d'évasion et Janusz avait mis Milczynski dans la confidence, puisqu'il travaillait alors dans le même commando. Mais des SS épièrent la conversation furtive entre la mère et son fils le dimanche 14 mars. Elle fut abattue devant les yeux de Janusz. Durant la fouille, les SS trouvèrent sur elle le plan d'évasion.

Mazurkiewicz et Milczynski furent arrêtés, de même que quelques autres détenus qui s'étaient laissé convaincre par Milczynski de fuir. Lors des interrogatoires menés par la section politique on montra à Milczynski une lettre de la plume de la mère contenant un dessin des canaux d'épuration du camp et de leur connexion au réseau d'épuration de la ville. Milczynski était le premier à être soumis à un interrogatoire. Il ne fut ni battu ni maltraité. Puis ce fut le tour de Mazurkiewicz qui avait été violemment frappé auparavant. Celui-ci refusa de passer aux aveux. Alors Milczynski, qui était présent dans la salle, exhorta Mazurkiewicz à dire la vérité. En outre, il laissa entendre que ce dernier était parfaitement au courant du plan détaillé de la tentative de fuite.

Cinq détenus liés à la tentative de fuite furent isolés durant une semaine entière au secrétariat du camp III et devaient rester debout une journée entière devant le bloc. Dans ce groupe, Kowalski était le plus maltraité. Après tous les interrogatoires qu'ils avaient dû subir, il mourut de ses blessures au Revier ou bloc des malades.

Quant à Milczynski, il n'eut à souffrir d'aucune blessure, alors que Mazurkiewicz séjourna assez longtemps au Revier pour se faire soigner des coups et blessures. La tentative de fuite avortée fut peu à peu oubliée, mais Mazurkiewicz fut atteint du typhus et soigné par le docteur Hanusz. Après sa guérison, le docteur Nowak le prit dans son bloc pour y travailler.

Janusz Mazurkiewicz a survécu aux camps, il est devenu médecin à Varsovie.

Au camp d'Urbès-Wesserling, alors que nous travaillions au commando de la gare, nous vîmes pour la première fois des avions de guerre allemands. Nous fûmes surpris par leur

rapidité de vol. Le bruit de leur moteur nous parvenait de l'autre côté de l'horizon et certains prétendaient même que c'était des torpilles aériennes. Alors, nous cherchions à percevoir le bruit caractéristique des moteurs de ces avions à l'autre extrémité du ciel. Ces engins déchiraient l'air depuis divers points du ciel. Je reconnaissais la forme des V1 et V2, mais ces machines étaient des avions et non pas des torpilles aériennes comme le prétendaient certains détenus.

A cette période, c'est-à-dire durant l'été 1944, nous pouvions observer le passage d'importantes escadrilles de bombardiers alliés qui venaient du sud et qui entraient dans l'espace aérien allemand. A intervalles réguliers d'une demi-heure passait parfois plus d'une centaine d'avions de guerre au-dessus de nous. Ils volaient très haut et il était difficile de les voir de manière vraiment distincte. Autour d'eux, des avions de chasse, telles des mouches, tentaient de protéger l'escadrille des avions allemands.

Les Alliés, afin de rendre la reconnaissance de leurs escadrilles plus difficile aux canons anti-aériens allemands, lancèrent du haut du ciel des bandes d'aluminium. Parfois il y en avait partout.

Le 21 juillet 1944, les détenus, de leur regard perspicace, remarquèrent l'attitude bizarre de la compagnie des SS et des officiers de la Luftwaffe au sein du camp d'Urbès. Les nazis se rassemblèrent et menèrent de longues discussions en chuchotant. Par ailleurs, ils ne nous poussèrent pas au travail ce jour-là. Ce fait fut diversement interprété par nous : un pilote nous confia, après avoir été assailli de questions, que vraisemblablement la guerre serait terminée dans les prochains jours, car un attentat avait été perpétré contre Hitler et que vraisemblablement il ne survivrait pas. Les nouveaux dirigeants du Reich négocieraient certainement avec les Alliés un armistice. Cette nouvelle nous ébranla et nous cherchâmes par tous les moyens d'en savoir davantage.

Quelques jours plus tard, il s'avérait qu'Hitler avait bel et bien été victime d'un attentat dans son bunker en Prusse orientale le 20 juillet 44, mais qu'il s'en était sorti avec quelques égratignures et qu'il était toujours en vie.

Le régime concentrationnaire nazi se remit en place.

A cette période, je souffrais fort de problèmes rénaux, mais je devais continuer à travailler sans aucun soin médical. J'avais souvent des coliques virulentes la nuit et je me tortillais dans tous les sens, tellement j'avais mal. Pour tenter d'apaiser quelque peu mes atroces douleurs, je me couchais sur l'entrait ou poutre horizontale de la charpente en essayant de trouver diverses positions qui soulageraient ma souffrance.

En juillet 1944, Stanislaw Figura réussit à me convaincre de changer d'affectation. Là où il travaillait, il fallait encore deux personnes. Ainsi, avec Bolek Marchewka je me portai volontaire pour travailler dans le commando du parc de Wesserling.

Stanislaw Figura et son contremaître s'empressèrent de nous assurer le transfert dans ce nouveau commando. Ainsi, en compagnie du commando de la gare nous nous rendîmes en camion à Wesserling. Stanislaw Wodzynski descendit avec son groupe à la gare, à hauteur de la voie de garage, alors que le camion déposait Figura et 11 autres détenus au château de Wesserling qui était entouré d'un magnifique parc. J'avais autorisé l'un de mes camarades à aller prendre la nourriture cachée par la dame sous une grosse pierre.

Le château avait été réquisitionné par les SS qui avaient fait partie des divisions africaines nazies démantelées. Une bonne partie d'entre eux était ici en convalescence. A l'approche des Alliés, le château accueillit également l'Etat-major du front de la région. Figura et quelques autres détenus étaient affectés à la cuisine pour les SS, alors que Marchewka et moi devions entretenir le parc.

Celui-ci était entouré d'une imposante clôture et une ruelle longeait l'un des côtés, en contrebas.

De l'autre côté se dressaient de belles petites maisons alsaciennes ; les villas étaient couvertes d'une toiture identique et elles étaient ornées d'oriels et d'encorbellements. Les toits étaient couverts de tuiles d'ardoise qui formaient des dessins particuliers et qui conféraient au quartier d'habitation un charme unique. A l'un des balcons des maisons avoisinantes se trouvait fréquemment Valentine, une jeune fille d'environ 16 ans. Elle était très souvent en compagnie de sa mère, elle nous observait des heures durant en nous adressant souvent un joli sourire.

Quelques jours plus tard, son petit frère de 8 ans vint chez nous au parc. Il portait un panier en osier tressé, dans lequel il y avait un paquet enveloppé dans du tissu de lin. Nerveux et d'une main peu sûre, il sortit une bouteille de vin et le paquet.

Après s'être assuré qu'aucun garde SS n'était en vue, il nous servit du vin, des tartines au beurre et des fruits.

A compter de ce jour, nous avions quotidiennement droit à des petites gourmandises, pour lesquelles nous étions bien entendu très reconnaissants.

Je ne me rappelle plus du prénom de ce garçon, mais le frère de Valentine avait le droit de circuler librement dans le parc, car les SS lui avaient donné l'autorisation de récupérer des déchets végétaux à la cuisine, pour nourrir ses lapins. Ainsi, durant plusieurs semaines, ce jeune garçon nous apporta régulièrement quelque chose à manger.

Pendant la période où l'avancée des Alliés était quelque peu ralentie, il fallut préparer les locaux du château destinés à accueillir l'Etat-major du front local. De ce fait, nous étions chargés de ranger et de nettoyer à fond la cave. Au château, il nous arrivait de croiser fréquemment des SS et des personnalités de la Wehrmacht, inconnus pour nous. Au même moment, des camions arrivèrent au château pour y décharger de grandes caisses métalliques scellées, de 70x70 cm environ.

Ces caisses, Bolek et moi devions les transporter à la cave sous la surveillance de gardiens. Au moment de les poser parterre, nous remarquâmes que l'une d'elles était endommagée. Trop curieux, je plongeai ma main dedans et en sortis un tas de documents. L'un d'eux retint tout particulièrement mon attention. Il portait l'inscription « *top secret* » et était pourvu d'un numéro encadré d'étoiles. Après avoir rapidement parcouru du regard ce document, je remarquai qu'en fait il s'agissait d'un plan secret de déportation massive des Slaves. Ce document contenait des cartes géographiques pourvues de grosses flèches qui indiquaient les lieux exacts de délocalisation et d'implantation des Slaves. Il s'agissait tout particulièrement d'un plan de déportation ou de déplacement massif de la population slave de la Pologne orientale (régions de Zamosc, Hrubieszow et Lublin), de même que de la région en Ukraine située derrière l'Oural.

Ce document contenait ainsi de multiples cartes indiquant à l'aide d'épaisses flèches les endroits exacts de déportation et de relocalisation de la population. A la place des Slaves, il était prévu d'installer des Allemands ou des « *Volksdeutsche* » de l'Union soviétique et des pays baltes occupés.

Je cachai le document sous ma chemise et poursuivis mon travail. De retour au camp, je le mis en lieu sûr dans la cloison de la baraque où je logeais.

Quelques jours plus tard, on nous transféra directement du château à un commando, qui à proximité du tunnel, devait construire des baraques en ciment. Le contremaître de ce commando était un Polonais de Posnanie ; il s'appelait Kogut, il était très grand, il avait un visage anguleux et une mâchoire inférieure proéminente et le timbre de sa voix était grave et mat. C'était un bon contremaître, par conséquent nous n'avions pas de raison de nous plaindre malgré la pénibilité du travail.

Dans ce groupe, travaillaient principalement des Français et des Russes.

Nous étions constamment tenaillés par la faim ; la part de nourriture se réduisait drastiquement et la qualité était de plus en plus mauvaise. Il arrivait que des Français arrachent en cachette sur le chemin du retour au camp du pissenlit avec les racines mêmes.

Au début, ils en faisaient de la salade. Mais au fur et à mesure de la dégradation de la nourriture au camp et de la faim croissante, ils avalèrent sur le champ le pissenlit sans même le laver. Encouragé par les Français, j'essayai moi aussi de manger du pissenlit pour calmer un peu ma faim, mais je ne l'aimais pas.

Du fait que les baraques étaient construites sur un immense pré où coulait un ruisseau, les Français ramassaient des escargots et des grenouilles. Au camp, ils en faisaient un repas. Je n'oublierai jamais la scène suivante : l'un des détenus russes prit un escargot dont la carapace brune et dure était toute luisante et dit : « *Si les Français sont capables de manger des escargots, alors moi aussi je peux !* ».

A la place du chantier il y avait un grand feu sur lequel on faisait chauffer du thé dans de grandes bouilloires. Le détenu russe s'approcha du feu, posa l'escargot sur une cuiller et mit le tout au-dessus des flammes. Puis, il posa l'escargot noirci par la fumée sur une tranche de pain et tenta de répartir la bête à l'aide d'une cuiller. Mais voilà que sous la pression de la cuiller l'escargot dressa subitement ses longues antennes. *« Il est encore vivant »* remarqua-t-il sur un ton fâché et remit l'escargot sur le feu. Un instant plus tard, il retira à nouveau l'escargot du feu et le pressa derechef sur sa tranche de pain. L'escargot sortit encore ses antennes ; alors le détenu le remit dans le feu, une troisième fois, attendit un instant, coupa la tranche de pain en deux, mit l'escargot entre les deux moitiés de pain et avala le tout d'un grand appétit, en disant : « *à présent, tu peux tranquillement sortir tes antennes ! »*

Un jour pendant le travail, Kogut cherchait quelqu'un qui savait coudre. A l'idée qu'il s'agirait de quelque chose de facile à coudre, je me suis proposé. Alors, Kogut me donna une veste à rayures, une aiguille et du fil à raccommoder et me demanda de réduire la taille de la veste, afin qu'elle lui aille mieux. Pour être à l'abri des regards de la garde, Kogut me cacha dans une immense fosse septique, fraîchement installée. Il la couvrit de planches en laissant toutefois passer un peu de lumière.

Sans être un as de la couture, je réussis à transformer la veste de Kogut relativement bien, selon son appréciation. Néanmoins ceci eut pour conséquence que d'autres kapos et contremaîtres me sollicitèrent à faire des travaux de couture analogues pour eux. En effet, on avait, à cette période, livré de nouveaux habits de prisonnier, voire des souliers en cuir que l'on stockait au dépôt dans la baraque des SS. J'étais pleinement satisfait de mon nouveau métier ; je n'avais plus besoin de traîner péniblement des éléments en béton armé, ni des chevrons ou encore des poutres, des pans de mur préfabriqués et des couvertures de toit en pierre de plus d'un mètre.

En outre, je profitais des faveurs des kapos et des contremaîtres.

Lorsque des employés civils commencèrent à occuper les baraques nouvellement construites et à utiliser la fosse septique en y faisant couler les eaux usées, il fallut que je me retire. Ainsi s'acheva ma carrière de couturier. Toutefois, la chance ne m'abandonna pas ; quelques jours après l'ouverture du Revier ou de la baraque des soins médicaux, je fus engagé comme soignant. Peu de temps après arriva même un médecin du camp de Natzweiler, notamment un Perse, interné à cause d'une affaire d'espionnage bizarre. Il était polyglotte et pendant les moments libres je l'initiais au polonais. Il était particulièrement doué pour les langues.

La salle des soins se trouvait dans une grande pièce de la baraque 1. Les détenus malades n'y restaient guère plus de quelques jours. Les plus atteints étaient transportés en camion au camp souche de Natzweiler. Pour les remplacer, le camion amenait le même nombre de détenus à peu près en bonne santé pour les faire travailler au camp. Peu de temps après, le camp se remplit de nouveaux détenus en provenance de Dachau et de Buchenwald. L'effectif du camp s'éleva alors à environ 3000 détenus. En plus des baraques normales, les nazis firent construire plus de 10 nouvelles baraques, mais plus petites, hébergeant chacune environ 20 détenus.

Dans la baraque des malades, il y avait 2, 3, voire parfois 4 détenus. Il y avait également des jours sans aucun malade. Alors, nous avions droit après l'appel du soir à la visite de détenus qui occupaient une fonction particulière au camp. Nos hôtes les plus fréquents étaient les cuisiniers, parmi eux un criminel allemand énorme qui venait quasiment tous les soirs et il nous apportait à chaque fois quelque chose à manger de la cuisine. C'était un alcoolique. Si les employés civils ne lui fournissaient pas à boire, il buvait de l'alcool à brûler. En dehors de lui, nous avions également la visite de détenus luxembourgeois, principalement des avocats, de même que l'élite du camp. La salle des malades était à vrai dire l'unique endroit au camp qui n'était pas bondé.

A cette période le camp changea de commandant. Le nouveau commandant était un officier SS de Lodz mais de souche allemande. Il ne cachait absolument pas ses connaissances linguistiques en polonais. Cet Allemand ne faisait souffrir personne. Dans un autre camp, ce qui se passait à Urbès aurait été impossible : comme je l'ai mentionné plus haut, il y avait de nouvelles tenues de prisonnier et de nouveaux souliers en cuir au dépôt du camp et il était possible d'échanger les affaires usées contre de nouvelles. Les détenus faisaient tout pour user au plus vite leurs galoches, afin de les échanger contre des souliers en cuir. Après l'appel du soir, les détenus se rendaient au dépôt pour échanger les souliers. Un SS et un kapo étaient chargés de ce service au dépôt.

Un jour, le détenu nommé Zajac originaire de la région de Bialystok attendait devant le dépôt pour échanger ses souliers. Devant la baraque se trouvait le commandant en train de s'entretenir avec d'autres SS. Comme l'attente se faisait longue, le détenu s'approcha de lui, le tira à la manche et se plaignit du fait qu'il ne pouvait pas échanger ses vieilles chaussures usées contre des neuves. Le commandant appela immédiatement le responsable du dépôt et le somma de donner de nouvelles chaussures à Zajac. Les détenus qui avaient assisté à la scène étaient surpris que Zajac, qui s'était comporté de manière aussi indisciplinée et désinvolte à l'égard des autorités du camp, n'ait pas été puni. Si un détenu à Majdanek avait osé se comporter de la même manière à l'égard d'un SS, il aurait été immédiatement abattu comme un chien.

Le médecin irakien fut transféré peu de temps après dans un autre camp et je demeurais seul à la salle des soins. Les jours où il n'y avait aucun malade, j'en profitais pour dormir plus longtemps, car je n'étais pas concerné par le réveil collectif. Le cuisinier m'apportait le petit-déjeuner au Revier. Après le petit-déjeuner, il m'arrivait de me rendormir, car je n'avais rien à faire. Il arrivait également que le commandant du camp passât contrôler les baraques, après le départ des détenus au travail, par conséquent il passait aussi au Revier. La première fois j'eus un choc, je sursautai et m'empressai de lui expliquer le nombre de malades soignés, alors que j'étais tout seul. Le commandant fit un signe de la main et m'invita à poursuivre mon sommeil. Lors de sa seconde visite, je fis semblant de dormir et de ne pas entendre ses pas. Une autre fois, le commandant prit même la couverture pour couvrir mon dos ! Il prit même des décisions en faveur des détenus et mit tout en œuvre pour changer l'attitude des responsables SS du camp et celle des détenus responsables des commandos pour le bien des détenus.

Le camp était infesté de poux. Je portais un pull bleu foncé ; et le jour où je décidai de détruire ces bestioles, je fus effrayé par leur nombre. Il y en avait de toutes les tailles. Il y en avait des gros, des gras, des amorphes, qui éclataient en un jet sous la pression des doigts et des ongles, et il y en avait des microscopiques. Sur mon pull foncé reluisaient plus de 10 bestioles par maille » !

Après avoir pris connaissance du problème, le commandant ordonna de nous conduire à Rothau [près de Natzweiler] pour nous faire prendre un bain. Après le bain nous eûmes à attendre des heures durant, le temps de désinfecter nos habits. Au même moment, on procédait à la désinfection des dortoirs à Urbès. Le commandant constitua également un commando pour la lessive ; à l'extérieur des baraques, on installa des bassines et des chaudrons et pendant des jours entiers le linge sale fut bouilli et lavé. Une fois par semaine, il fallait changer entièrement d'habits et le linge sale était lavé puis suspendu et séché sur des fils le long de la clôture de barbelés du camp. Le commandant lui-même passait vérifier l'état du linge qui était en train de sécher. S'il lui arrivait de constater que le linge n'était pas parfaitement propre et qu'il y avait encore des poux, il ordonnait au commando de recommencer le lavage.

Lors de l'avancée du front et à partir du moment où nous pouvions entendre les tirs d'artillerie au camp même, les responsables du camp eurent l'ordre de vérifier systématiquement les pièces d'identité de chaque passant, de chaque chauffeur qui faisait la navette entre le camp et l'entrée du tunnel. Une partie du chemin longeait la clôture de barbelés.

Il arrivait assez souvent que le directeur de l'entreprise fasse une visite au tunnel ; il venait de Rothau, où se trouvaient les bureaux de l'entreprise. Il était au volant d'une Citroën noire. Tout le monde connaissait le directeur, autant les détenus que le personnel nazi du camp. Tout le monde connaissait sa voiture et les personnes qui l'accompagnaient à chaque fois.

Lors de l'avancée du front, le directeur faisait même plusieurs fois par jour l'aller et retour depuis Rothau. Un jour, il était environ 9 heures, je vis venir sa voiture ; à l'intérieur se trouvaient le directeur, le chauffeur, un ingénieur et la secrétaire. Le gardien de la Luftwaffe fit arrêter la voiture pour vérifier les papiers des occupants.

Au bout d'une petite demi-heure, la voiture prit la direction du retour avec les mêmes personnes à bord. Le gardien, scrupuleux du respect des consignes, fit à nouveau arrêter la voiture pour contrôle. Mais le directeur ignora l'ordre donné par le gardien et ne fit pas arrêter le véhicule. Cela se passa devant mes yeux ! Le gardien brandit son arme et tira deux fois. La voiture ralentit et atterrit dans le fossé où elle s'immobilisa sur le bas-côté droit de la route.

Trois occupants sautèrent du véhicule et crièrent « *A l'aide, à l'aide* » !

Avec Toni, je pris le brancard et nous courûmes sur le lieu de l'accident. Toutefois, le directeur n'avait plus besoin de secours, il était mort et l'oreille droite de l'ingénieur assis à l'arrière de la voiture était transpercée d'une balle.

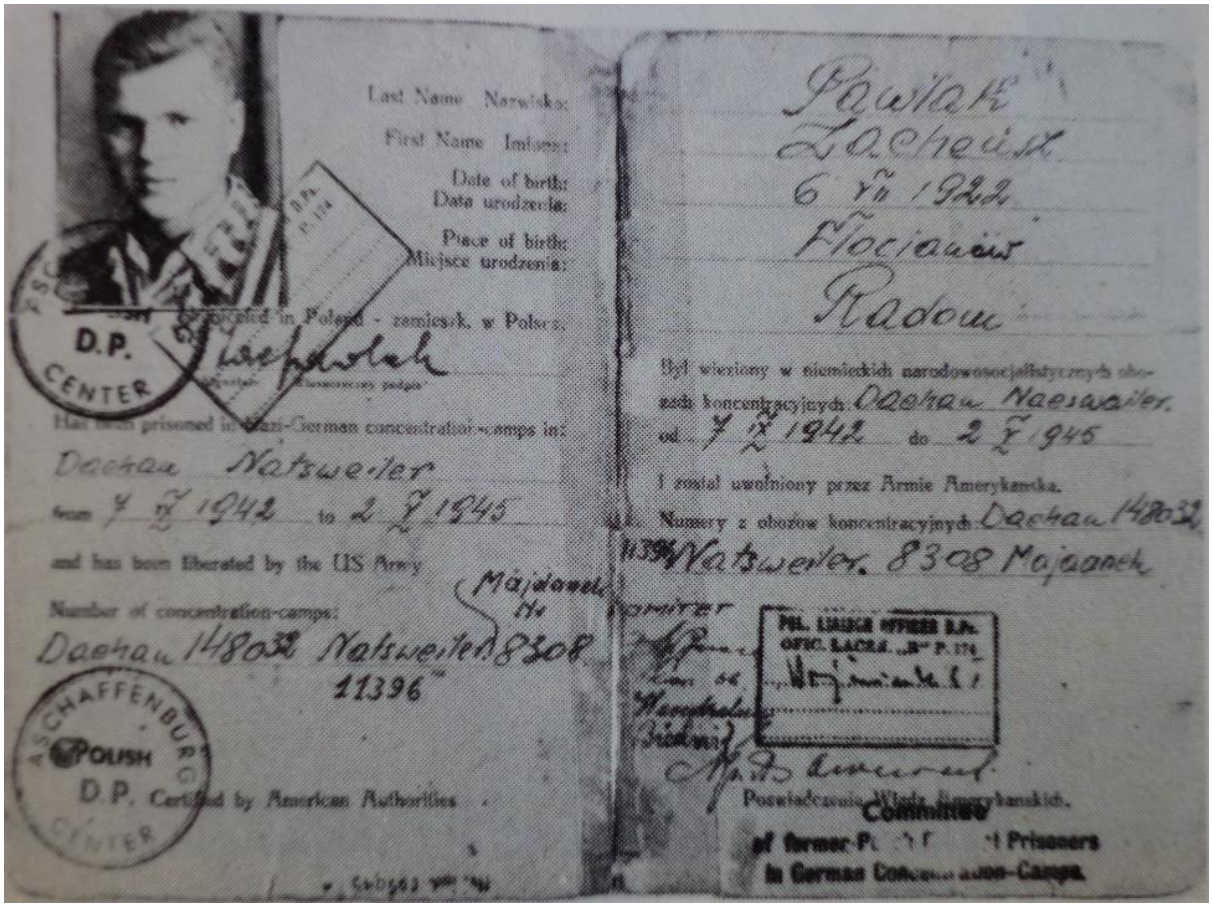
Les détonations des bombes et des salves d'artillerie se faisaient de mieux en mieux entendre et se rapprochaient de plus en plus. Lors des premiers jours de septembre 1944, la Gestapo locale amena deux jeunes d'environ 14 ans au camp ; elle les avait arrêtés, suite à leur tentative de passer du côté des Alliés. Mais ils ne restèrent que quelques jours au camp sans travailler. La Gestapo les cherchait tous les jours pour les soumettre à des interrogatoires à Rothau. S'ils se trouvaient au camp, ils passaient leur journée chez moi au Revier. C'étaient des Français et non pas des Alsaciens et ils ne parlaient pas un mot en allemand. Je me fis comprendre à l'aide de signes et de dessins. Grâce à ce langage par « dessins » j'appris beaucoup sur les coutumes des Français.

Vers le 10 septembre 1944 tomba l'ordre de l'évacuation du camp. Chargés dans des wagons à bestiaux à la gare de Wesserling, nous traversâmes Colmar, Strasbourg, Ludwigshafen, Mannheim et Heidelberg en direction de Neckarelz. Les machines ne furent pas encore démontées et transportées. Avant de quitter le camp, je vis arriver un groupe de pionniers avec des explosifs.

Le camp de concentration de Neckarelz était bondé, il y avait une multitude de détenus venus de l'Ouest (…) »

Voici en annexe quelques documents contenus dans l'ouvrage de Zacheusz Pawlak

1) Page 265, les premiers papiers d'identité de Zacheusz Pawlak après sa libération



Last Name Nazwisko:
First Name Imiona:
Date of birth:
Data urodzenia:
Place of birth:
Miejsce urodzenia:

Pawlak
Zacheusz
6 VII 1922
Flocianów
Radom

Was bleibt in Poland - zamieszk. w Polsce.

Has been prisoned in Nazi-German concentration-camps in:
Dachau Natsweiler
from 7 IX 1942 to 2 X 1945
and has been liberated by the US Army

Number of concentration-camps:
Dachau 148032 Natsweiler 8308 Majdanek
11396

Certified by American Authorities

Był wieziony w niemieckich narodowosocjalistycznych obozach koncentracyjnych: Dachau Naeswailer.
od 7 IX 1942 do 2 X 1945
I został uwolniony przez Armie Amerykanska.
Numery z obozów koncentracyjnych: Dachau 148032
11396 Natsweiler. 8308 Majdanek

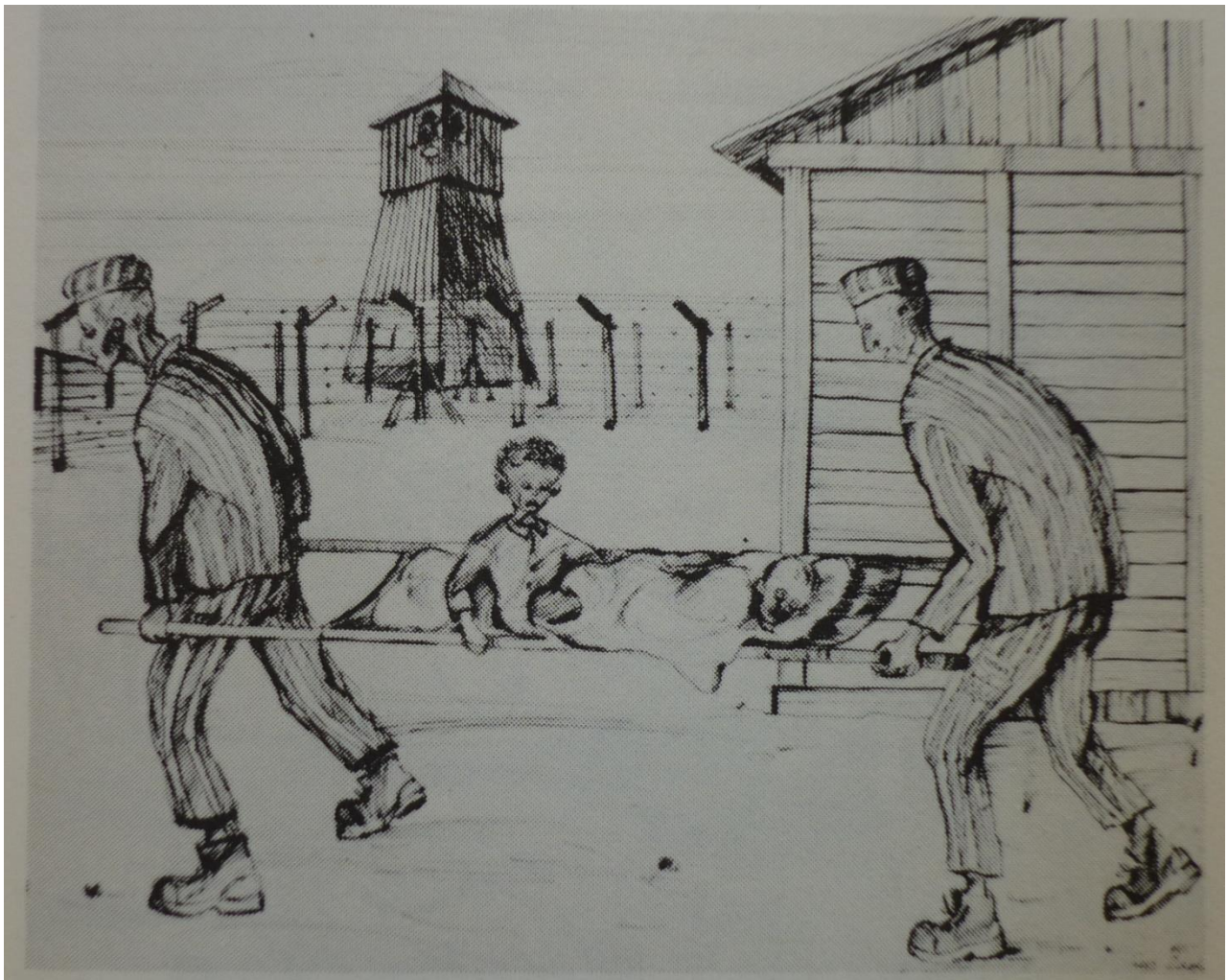
Poświadczenie Władz Amerykanskich.

Committee
of former P... Prisoners
in German Concentration-Camps.

2) Page 261, un dessin de Pawlak sur la détention d'enfants au camp de Majdanek. Titre du dessin : « Le jardin d'enfants » du camp.

Der »Kindergarten« im Lager; Zeichnung von Zacheusz Pawlak

3) Page 263, Feld I [camp I], juillet 1943, des enfants transportés dans la chambre à gaz.



Feld I, Juli 1943: Kinder werden in die Gaskammer transportiert; Zeichnung von Zacheusz Pawlak

4) Page 264, l'appel du matin au Feld III [camp III]

Morgenappell auf Feld III; Zeichnung von Zacheusz Pawlak

5) Page 264, après l'appel

Nach dem Appell; Zeichnung von Zacheusz Pawlak

Marguerite Kubler

Professeur d'allemand.

Juillet 2017.